

Blues. Un CD du curieux guitariste vosgien qui accompagna DeVille et Dylan. **Koella de ci, de là**

Par Philippe GARNIER

vendredi 27 mai 2005 (Libération - 06:00)

Freddy Koella

«Minimal» : Fnac et www.freddykoella.com

Concert dimanche, à Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin).

«Je sais pourquoi je fais de la musique, dit Freddy Koella. Petit, j'avais des problèmes de nez et une drôle de voix. A l'école on se foutait de moi. La musique était un répit, j'avais pas à l'ouvrir.»

Toujours aussi méfiant des mots de trop (il n'en met pas sur *Minimal*), le guitariste alsacien accompagnateur de Willy DeVille et Bob Dylan n'a pas trop apprécié de se voir cité dans un article sur ce dernier. Pas seulement une question de mauvaises manières (bribes de conversations d'une tierce personne rapportées), mais surtout parce que pour lui cette aventure avec Dylan était jusqu'ici un jardin secret.

Un espace d'autant plus délicat que Koella avoue avoir eu du mal à accepter la façon brutale dont cette belle histoire s'est conclue : sur un lit d'hôpital. Une période difficile qui l'a d'ailleurs poussé à entreprendre une chose dont il n'avait jusque-là jamais senti le besoin : enregistrer, fixer pour toujours ces feuilles de températures et ces paysages mentaux fragilisés qui étaient les siens durant ces mois ruminants. A cet égard, *Minimal* est une réussite : clarté, modestie acoustique, sérénité peut-être volontariste, mais contagieuse.

Sound-checks. Et le but est atteint pour lui : il est guéri. «Je ne lui en ai jamais voulu» dit-il du «patron» reparti sans lui. Ces tournées sont une grosse entreprise et il comprend que Dylan et son manager n'aient pas voulu courir le risque d'avoir un convalescent pour un boulot aussi ardu (quatre semaines de travail, quatre autres de repos). «C'est juste que pour une fois que j'avais un boulot qui me plaisait, le perdre de cette façon...» En tout cas, et il n'en dira pas plus, «je ne l'ai jamais appelé monsieur Sinistrose. En fait, je ne me suis jamais autant éclaté». Et de donner, en privé, une image surprenante de Bob Dylan en maître d'oeuvre : sérieux sur les *sound-checks*, bossant et écrivant sans arrêt, animé par un impératif vital : tout faire pour ne pas se laisser piéger par la routine.

Minimal est le contraire même du disque solo des guitaristes frustrés, qui font tout ce à quoi ils n'ont pas droit en *sidemen* : chanter, flamber. Et qui a jamais entendu parler d'un guitariste qui ne compose jamais pour lui ? Koella, justement, qui avoue aussi en rigolant ne jamais jouer en dehors du travail. «C'est pour ça qu'on s'entendait bien avec Larry (Campbell, l'autre guitariste, vétérinaire charpentier du groupe de Dylan à l'arrivée de Freddy, parti lui aussi). On était exactement opposés. Lui c'est un bosseur, il arrêta jamais de jouer, dans le bus, à l'hôtel. Moi j'avais juste un classeur avec les accords. Dans le bus, dix minutes avant d'aller jouer, je jetais un oeil.» Il bachotait ainsi, dit-il, «pour ne pas patauger». Une fourchette de quarante chansons environ à chaque tournée.

A l'audition (près de chez lui sur Colorado, à Santa Monica), on le jette dans le bain pour voir s'il va nager ou se noyer. Sur la route, il y aura toujours un peu de ça. «Mais son langage, je le connaissais, le dénominateur commun à tous ces types c'est le blues. Quand on sait faire ça, et les grooves qui vont avec, eh bien ça donne du rock. Avec Dylan, ça a tout de suite fonctionné.»

C'est à cause du blues que Koella a quitté la maison familiale à 18 ans, alors qu'il avait passé son adolescence à préparer le conservatoire. La musique était partout chez lui : mère pianiste, père mélomane fanatique de Bach, mais aux goûts éclectiques façon France Culture. L'attirance du fils pour cette autre musique, ils ne comprenaient pas. Quelques disques rapportés de l'école par la soeur aînée avaient suffi. Freddy Koella comprend que cette musique noire sans rapport avec leur vie vosgienne ait pu les déconcerter. Ce n'était pas pour autant une révolte. «Juste le feeling que j'aimais.»

Entre Strasbourg et Mulhouse, il gagne alors sa vie en faisant du balloche, reste musicien sans aller à Paris, ou voir à Londres ce qui s'y passe. C'est l'Amérique qui le travaille. A 21 ans, il va à la Nouvelle-Orléans avec juste sa guitare acoustique. «Tout me plaisait, c'était la Terre promise. J'aimais l'ouverture des gens. L'Alsace, après ça, c'était comme rentrer en Pologne.»

Pirates. Deux ans après, Koella se retrouve à tourner un an avec l'accordéoniste zydeco Zachary Richard, à La Fayette et dans les Etats avoisinants, faisant l'expérience de la musique cajun comme il le faut : dans les bals et les *dance-halls*.

Malgré la démente aventure de *Femme libérée*, le tube de Cookie Dingler auquel il participe avec l'artiste alsacien en 1985, il a continué à travailler aux Etats-Unis, jouant quinze ans derrière Willy DeVille ou en sessions (Daniel Lanois, Eddy Mitchell...). Ironiquement, son père collectionne désormais les pirates de Dylan sur lesquels il joue. Pour la première fois de sa vie, Freddy Koella doit se produire en solo sous son nom, à Sainte-Marie-aux-Mines, invité à un festival le 29 mai. Du coup, celui qui ne s'émouvait pas plus que ça de faire un essai pour Dylan avoue trembler un peu d'avance.